

CHAPITRE XXVII

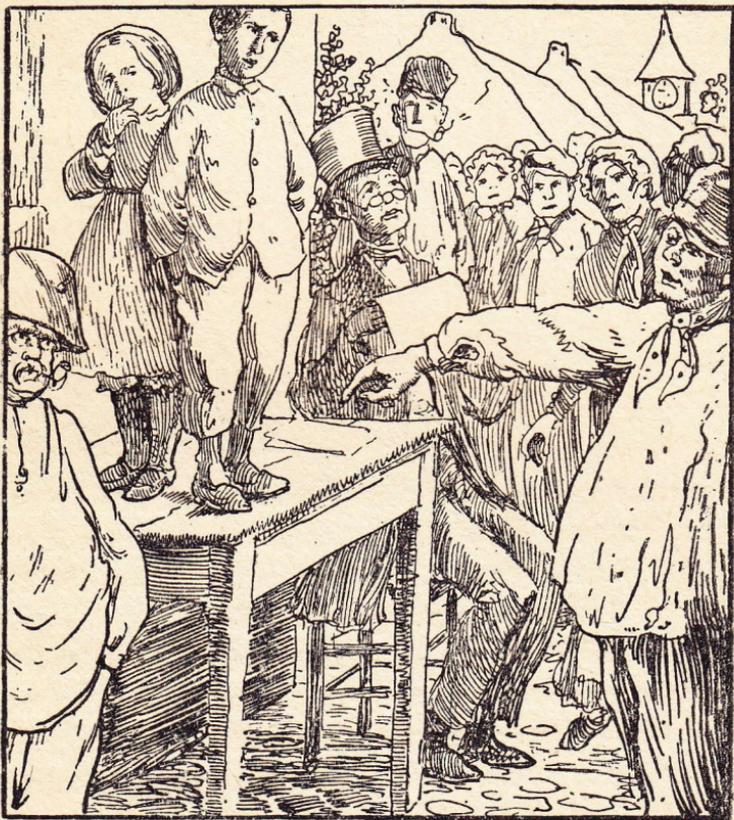
HISTOIRE TOUCHANTE DE DEUX ORPHELINS

— Tu as raison, dit M. Verlinde. Aux jours de ma prime jeunesse, j'avais un petit ami, qui dans l'espace de quelques semaines, perdit son père et sa mère. Paul et sa petite sœur Trine étaient pauvres comme Job. Ils avaient un oncle qu'on disait assez riche ; mais cet homme sans cœur aimait trop l'argent pour faire quelque chose en faveur des orphelins. Dans ces conditions, le bourgmestre se vit obligé de les faire

loger et nourrir aux frais de la commune. Selon les mœurs de l'époque, il procéda de la manière suivante.

« Un jour, le garde-champêtre vint quérir Paul et Trine — qu'une brave femme avait recueillis sous son toit — et les conduisit à la maison communale : Grande affluence de curieux et... d'amateurs. Le garde se fit apporter une table sur laquelle il plaça les deux enfants. Paul et Trine avaient honte de se voir exposés aux regards de tous ces hommes indifférents. La petite fille se cachait derrière son frère...

Alors, quelques paysans ouvrirent le feu des enchères. Loden qui exploitait une ferme aux environs du village, se déclara prêt à recueillir le petit Paul moyennant une pension annuelle de cinquante francs, à payer par la Commune. Toutefois, Guillaume, l'un de ses voisins, lui fit la concurrence ;



il se contenterait de la somme modique de quarante-cinq francs. D'autres paysans tentèrent eux aussi, de profiter de l'aubaine ; mais ce fut Guillaume qui, finalement, l'emporta. Il pouvait donc emmener le petit garçon. Quant à Trine, elle tomba entre les mains d'une espèce de colporteuse. La pauvre enfant ne voulut pas se séparer de son frère, mais, sa « mère d'adoption » menaça de se fâcher et l'entraîna de force. Mon ami Paul dut suivre le fermier Guillaume, qui lui faisait garder les vaches. Il ne pouvait plus fréquenter l'école. Le paysan

Guillaume, son maître, pour qui cette « adoption » n'était qu'une affaire de gros sous, le traitait et durement. S'il donnait peu à manger à son petit esclave, il se montrait, en revanche, prodigue de coups et d'injures... »

— Et Trine ?

— La colporteuse obligea la pauvre à l'accompagner partout ; tous les



jours, cette méchante femme traînait la victime de sa cupidité le long des routes tantôt ensoleillées, tantôt impraticables à cause de la neige ou de la pluie. Quand Trine n'en pouvait plus de fatigue, la mégère l'accablait de coups de poing dans le dos.

« Un soir, j'aperçus les deux orphelins dans l'enceinte du cimetière. Ils étaient agenouillés, l'un à côté de l'autre, sur la tombe de leur mère. Les pauvres enfants pleuraient à chaudes larmes, et Trine entourait de son bras le cou de son frère. Tout enfant que j'étais, je me mis à pleurer aussi fort que mes petits amis... Lorsque, de temps en temps, on permettait à Paul et à Trine, de passer une demi-heure ensemble, ils se rendaient au cimetière. Cette visite aux tombes de leurs parents était leur seule consolation. Pendant que les autres enfants du village prenaient leurs joyeux ébats, les orphelins devaient se livrer à des travaux nullement en rapport avec leur âge et leurs forces... De nos jours, la loi protège mieux les orphelins pauvres et abandonnés de leur famille. »

— « De même, dit M^{me} Verlinde, les vieilles gens qui ne pouvaient plus se suffire étaient souvent traitées avec une dureté révoltante. On

séparait des époux qui, pendant trente, quarante, cinquante ans, avaient partagé la bonne et la mauvaise fortune. Le mari était « fourré » à l'hospice des vieillards, la femme envoyée à un refuge destiné exclusivement aux invalides de sa catégorie... Actuellement, beaucoup d'administrations communales font bâtir de gentilles maisonnettes, où les pauvres vieux époux demeurent paisiblement ensemble jusqu'à la fin de leurs jours.

— Quoique, reprit M. Verlinde, le temps de grand-père eût ses côtés favorables, m'est avis que, tout bien considéré, « nous n'avons pas à regretter » le bon vieux temps.

— Je suis de ton avis, déclara la mère.

Et Jean dut avouer : « Père a raison... » Toujours, le brave garçon écoutait avec plaisir les récits de ses parents. Il demeura « le plus fidèle compagnon de son père », et les petites promenades scientifiques devenaient plus fréquentes à mesure qu'il avançait en âge. Peut-être reprendrons-nous un jour, le récit de ces charmantes excursions. Les voyages contribuent au développement de la jeunesse ; nous voyagerons pour nous instruire. Heureux « l'homme intelligent qui ne dédaigne pas de voyager » dans l'enceinte de sa ville natale ! Il y découvrira des merveilles dont le vulgaire ne soupçonne pas l'existence.



A. H A N S

Du Temps de Grand-Père



L. Opdebeek - Editeur - Anvers

Du Temps de Grand-Père...

Dessin de Edm. Van OFFEL

